

« Mon père était cocher de fiacre, moi j'ai fait le taxi »

Au cours des Journées d'information de préparation au Concours Cerlogne des 11 et 12 septembre 2000, M. Alphonse Garavet de Donnas, ancien émigré à Paris, nous a fourni le témoignage suivant.

Comme l'on sait, la transcription d'un témoignage oral n'est pas toujours facile. Nous avons essayé de conserver la structure de l'oral, tout en corrigeant les passages qui risquaient de ne pas être suffisamment compréhensibles.

Je m'appelle Jean Garavet Alphonse, né à Paris en 1911. Mon père et ma mère étaient à Paris parce que mon père y était cocher de fiacre depuis l'âge de 22 ans... Mes parents venaient de Champdepraz et de Champorcher. Les Garavet venaient de Champdepraz, alors que du côté de ma mère c'était Vassoney, ils venaient de Champorcher.



Alphonse Garavet.

[À Paris] les femmes faisaient aussi les porteuses de pain. Je parle des porteuses qui étaient au service des bourgeois. À Montmartre, où je suis né ... ils ne faisaient pas livrer le pain à une personne de là : on n'y voyait pas les femmes sortir acheter le pain. Ils se faisaient porter le pain à la maison. Ces femmes-là, étaient habillées en bleu et blanc, très jolies, bien habillées.

Quand je suis né, mes parents travaillaient tous les deux : maman était porteuse de pain et papa était cocher de fiacre... alors ils étaient un peu embarrassés, elle ne voulait pas perdre la place à la boulangerie... elle m'a pris et m'a emmené à Donnas. Mon père était revenu ici, en 1914, pour faire la guerre : les Français l'avaient renvoyé ici. Après la guerre, en 18, il est resté à Donnas jusqu'en 23.

Je suis resté à Donnas et j'ai fait toutes les écoles élémentaires jusqu'à l'âge de 12 ans. Et là on a fait la misère. Il y avait une fabrique à Donnas, de tréfilerie, je crois... Cette fabrique a fermé en 22-23. C'est le moment où est monté le fascisme et mon père est resté sans travail.

Alors qu'est-ce qu'on a fait ? Mon père, on lui avait donné à choisir entre aller à Brescia ou alors chercher un autre "feuilleur". Alors il a préféré retourner à Paris. Il a dit : « Moi, Paris je connais » il avait été cocher de fiacre, et alors il est parti à Paris tout seul. Et ma mère est restée là, à Donnas. On allait à la montagne, mais vraiment c'était la misère : on avait une vache, je crois, et quelques chèvres. Nous étions quatre frères. Mon père a trouvé une pièce à Levallois-Perret, une banlieue de Paris, et il nous a écrit : « J'ai trouvé un logement, vous allez y venir ». Alors, vous savez ! on est partis en 1924.

J'ai tellement de souvenirs de ce voyage... Je n'avais jamais pris le train de ma vie, le train je le voyais de Verale [un hameau de Donnas], je voyais le train de loin, comme ça... je me demandais quelle bête c'était ! J'ai tellement de souvenirs que... On a mis trois jours pour arriver à Paris. Enfin, quand je suis arrivé à Paris je voyais tout tourner : le train, pas l'habitude de voyager. C'est ça Paris ?

Au bout de trois jours... Mon père, comme il était cocher de fiacre, a trouvé une place pour moi. J'avais entre 12 et 13 ans, plutôt 13, parce que moi je suis né au début de l'année. Il m'a trouvé une place chez des savoyards. J'ai eu de la chance... j'allais au catéchisme [à Donnas] ... le français, je le parlais, je le comprenais mais pas tous les mots, je savais ce qu'ils voulaient dire. Quand je suis arrivé là-bas, évidemment les Parisiens parlaient le français couramment et moi j'étais bien embêté. Alors papa m'a trouvé cette place à pomper de l'essence, toute la journée, du matin au soir à pomper l'essence. Et j'étais bien content, seulement pour m'expliquer avec eux je parlais le patois. Le patron était content. Alors nous deux on parlait patois, là on se comprenait. Ce n'est pas le patois de Donnas, mais quand même on arrivait à se comprendre. Il y a beaucoup de mots qui se ressemblent. Comme ça un peu à la fois j'ai appris le français. Puis, au bout de cinq ans mon père et ma mère ont acheté un restaurant à Levallois. Alors là j'ai

PARIS - AUTOS - TAXIS

Levallois-Perret, le 20 Mai 1940 193

S. A. R. L. - Capital 25.000 frs.

40, Rue Camille-Pelletan, 40
LEVALLOIS-PERRET (Seine)

Téléphone : PÉREire 03-52

R. C. Seine 271.654 B.

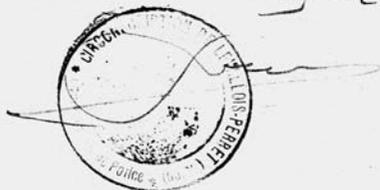


Je soussigné, Degioanni Denis, Gérant de la Société "Paris-Autos-Taxis", certifie employer, en qualité de mécanicien, depuis le 20 septembre 1937, Monsieur NICCO Fausto. Son salaire hebdomadaire est de francs: 550.-

Monsieur Nicco a toujours donné entière satisfaction.

Ce certificat est établi sur la demande de l'intéressé pour sa naturalisation.

le 22-5-40



39° Concours Cerlogne - Donnas (Vert)

vécu... jusqu'à l'âge où je me suis marié, dans le restaurant. Ils tenaient un restaurant des valdôtains. C'est très renommé parce que c'était un rendez-vous des valdôtains. On n'avait que des gens... surtout de la Basse Vallée. Du moins que ceux qui faisaient le taxi, qui travaillaient dans les garages, qui travaillaient dans les parquets et puis les laveurs de voitures... Nous on faisait restaurant et bar, alors j'ai connu tous les Valdôtains, une bonne partie.

Q. Entre Valdôtains vous parliez en français ou en patois ?

R. Ah, surtout patois. Mon frère qui avait trois ans, qui était à Paris, le plus jeune... il a appris le patois à Paris. Alors, encore maintenant il fait rire parce qu'il parle patois avec l'accent parisien. Papa et maman parlaient patois. On a toujours parlé patois.

Q. Au début, vous aidiez vos parents dans le café ?

R. Ah oui, oui. C'est-à-dire, moi je me suis mis seul tout de suite. J'ai la patente de 1930. J'ai conduit jusqu'à 82 ans, 42 ans de taxi : 16 ans à Paris, puis j'ai travaillé à Ivrea comme taxi aussi, j'ai travaillé surtout pour l'Olivetti. Alors j'ai conduit pendant toute ma vie, même pendant la guerre.

Q. Mais vous avez travaillé à Ivrea, donc...

R. Je suis rentré en 65, en Italie, j'ai demandé de faire le taxi à Ivrea, ils ne voulaient pas me donner le poste parce que j'étais français, parce que je suis né à Paris et j'ai fait la guerre en France. À vingt ans, sont venus me chercher les gendarmes français !

Alors en 65 je suis venu en Italie et j'ai demandé à Olivetti, parce que je savais qu'Olivetti faisait travailler des taxis. J'ai eu du mal à faire le taxi parce que j'étais



Deux cochers originaires de Tour D'Héréráz : Planaz Barthelemy et Borgesio Stevo

(fonds BREL)

français, jusqu'au jour qu'ils m'ont donné la nationalité italienne. Ça fait que moi j'ai la double nationalité : je suis italien et français. Comme ça j'ai pu faire du taxi, sans quoi je ne pouvais pas faire du taxi, je faisais du *noleggio*... Voilà.

J'ai souffert quand je suis revenu ici : j'ai vu trop de changements. J'ai dû quitter Paris pour venir à Ivrea... et ma femme encore plus. Mais les changements ont été en bien-être.

À la retraite, j'ai été quand j'avais 82 ans... On ne payait pas les assurances, au moins au début... j'ai donc commencé à travailler tard, au moins officiellement et donc j'ai une pension moindre là-bas ! J'ai travaillé autant ici de ce que j'ai travaillé là-bas. Avant 38, en France il n'y avait pas de congés payés et pas d'assurances non plus.

Q. Et à Paris, au début, dans la ville, vous aviez de problèmes ? C'est-à-dire, vous connaissiez la ville ?

R. Eh, oui ! J'ai connu la ville de Paris tout seul. C'est-à-dire j'ai été camionneur, parce qu'à 18 ans je faisais Paris-Marseille et je n'avais pas de permis, mais mon patron, était un savoyard aussi. Lui, il conduisait le jour et moi je conduisais la nuit parce qu'il n'y avait pas de gendarmes. Alors Paris-Marseille c'est plus de 1000 Km. Et puis en ce temps-là, les camions, à tout casser n'allaient que de 100 à 60 à l'heure.

Quand j'étais camionneur je faisais plus vite à traverser, avec le camion, Paris qu'en voiture. Beaucoup plus vite ! Parce qu'on est très haut et les gens ont peur... d'un camion ! et ils s'écartent.

Et pour apprendre à connaître Paris qu'est-ce que j'ai fait ? À pied. Comme j'étudiais les papiers de taxi, j'ai étudié, j'avais 2000 rues à étudier. 2000 rues à étudier et il fallait que je dise, parce qu'on va par numéros... moi j'ai eu de la chance... De la chance, on m'a aidé aussi, parce que moi je suis assez timide et je n'aimais pas parler. Alors quand j'ai passé mon permis de conduire, je connaissais Paris comme ma poche, mais à pied.

J'ai fait aussi le livreur, avant de faire le taxi, puisque je vous ai dit que je connaissais Paris à fond... Je travaillais pour Casassa... on était 15 chauffeurs... Casassa il me dit : « Mais, c'est ton premier jour de taxi et tu as été le plus fort de tous les chauffeurs ici ! » Bien sûr je connaissais Paris, j'ai pas eu de difficultés à faire le taxi, quoi !

Q. Alors vous avez dû piétiner pas mal !

R. C'est pour ça que je vais encore en montagne. Je vais à *Narbar* [Albard, localité de Donnas] trois fois par semaine ! Et plus je monte haut, plus je respire.

Alors j'ai appris comme ça. Quand j'ai passé les examens de taxi... pas



Le chauffeur de taxi Junod Ambroise, originaire de Coudray (Avisé).

(fonds BREL)

comme à présent, à présent donnent les taxis aux chinois ; il y en a de toutes les races maintenant ! parce que les français ne font pas le taxi. Il y en a très, très peu. On peut les compter les français qui font les taxis. Alors quand j'ai fait le taxi les premiers jours, je travaillais pour un garage de Pont-Saint-Martin, un certain Casassa, c'était mon premier patron en 1950. J'ai commencé à faire le taxi, j'avais 40 ans. Lui, il avait 20 taxis de Pont-Saint-Martin.

Quand je faisais le taxi j'avais déjà des millions de kilomètres... parce que j'ai été chauffeur d'un ministre, chauffeur d'un juif qui avait cinq voitures, il possédait déjà en ce temps-là la *Maserati*... deux carburateurs... Ah ! Il allait s'entraîner à Montlhéry, comme ici Monza, pour s'amuser... Bien, en 48 j'avais déjà une *Maserati* qui roulait à 220 ! Donc pour moi, ça n'a jamais été une souffrance de conduire... Encore maintenant, j'ai été... pour moi aller à Paris, au contraire, ça me repose. Je pars de Pont-Saint-Martin à 6 heures, à 2 heures je suis en plein centre de Paris.

Q. Dites, vous n'avez pas connu les frères Montet à Paris ?

R. Je connais tous les frères Montet... Ces gens-là, ils allaient à Paris, ils allaient faire la saison... Ils laissaient leurs femmes ici et il allaient faire la saison, l'hiver à Paris. En été ils revenaient travailler la campagne.

À Levallois-Perret on était tous des Valdôtains : rien que la compagnie « G 7 » avait 2000 taxis à la couleur rouge et noire. A mon époque, on était 17000 taxis, à Paris.

Q. Est-ce que vous avez des souvenirs de votre père lors qu'il était cocher ?

R. On l'a fait ensemble. Il faisait encore le taxi, il avait entre 65 et 70 ans.

Q. Alors votre père, a fait l'expérience du passage des chevaux aux chevaux mécaniques ?

R. Ah oui, il m'a raconté ça, que c'était drôle ! Les valdôtains, au moins nous de la Basse Vallée, étaient des buveurs. Alors il me racontait que quand ils se retrouvaient entre Valdôtains, dans ces cafés valdôtains, il faisaient la foire, ils jouaient à la *mourra*, ils chantaient... alors il m'a raconté qu'il était à la Porte d'Italie avec son cheval, il était 1 heure ou 2 heures du matin, il devait rentrer à son garage... il s'est assis dessus... n'ayant plus aucune guide, le cheval est parti. Il s'est retrouvé au garage, à l'étable, c'est à l'autre bout de la ville !



M. et Mme Glassier (Quart), gérants du restaurant près de la Gare St-Lazare

(fonds BREL)

Q. Vous avez parlé de quelques amusements des Valdôtains...

R. Nous, on s'amusait beaucoup. Quand j'avais 18-20 ans j'étais là, bien sûr. On allait souvent Place de la République, au grand hôtel, là... on organisait des fêtes des bals. On était agrégés ensemble avec la Provincia de Cuneo. Cuneo et les Valdôtains s'entendaient assez bien. D'ailleurs chez nous, rien qu'à Donnas, il y en a plusieurs qui ont épousé des gens de Cuneo.

Ceux qui travaillaient pour les grandes compagnies qui avaient quelques milliers de taxis... Alors ceux qui travaillaient, comme mon père qui n'a jamais voulu travailler pour son compte, moi j'ai travaillé pour mon compte... alors aller promener leurs femmes [sur le taxi] c'était un problème parce qu'il fallait mettre le drapeau, le compteur... alors vous payez... et alors ils ne savaient pas trop comment faire. Alors ils descendaient quand même le drapeau, et le compteur marchait, mais les kilomètres aussi tournaient ! Le patron aurait pu dire : « Mais vous faites des kilomètres à vide ! » Alors organiser ça, ils avaient du mal. Alors je me souviens toujours de ça, c'était au début que j'étais en France, j'avais 12, 13 ans, 14 peut-être... Alors ils se sont mis d'accord, dans les bars ils se sont trouvés : « On fait le dimanche eh ! on fait une fête ! » Alors, ils ont rempli toutes les voitures, avec femmes et enfants et tout... On est parti à Samoens, Samoens est un petit bois, maintenant il est petit, mais à l'époque il était grand... c'est environ à 20 kilomètres de Paris. On est tous partis, 20 ou 25 voitures toutes pleines de familles. On est partis aussi avec le *bron* pour la polenta. Les Français qui voyaient ça se disaient : « Mais qu'est-ce que c'est que cette bande ? » Et on a mangé, on s'est arrêtés dans le bois et on a commencé à faire la polenta, les saucisses... quelqu'un avait apporté même une *damigiana* ... et puis après ils se sont mis à chanter et à jouer à la *mourra*... et quand on chantait, il y avait des types qui chantaient très, très bien, alors les Français, quand ils ont entendu qu'on chantait, se sont approchés un peu à la fois... et ils n'ont jamais vu un truc comme ça ! C'était une fête à tout casser, c'était merveilleux. Les Français étaient contents.

Alors pour les kilomètres, on s'est arrangé un peu. Et c'est là que j'ai appris à conduire. Papa, je sais qu'il était couché, et nous, mon frère qui avait 15 ans et moi 13, et puis l'autre 11... on a pris la voiture de papa... le premier à avoir pris le volant c'était moi. Ah, ça n'a pas duré longtemps : le premier arbre que j'ai vu... je suis allé en plein contre un arbre ! Et alors papa ne savait plus comment faire, comment déclarer l'accident... Et c'est là que j'ai commencé, j'avais déjà dans la tête la voiture.

Q. Vous avez dit que vous aviez fait la guerre en France... Durant cette période avez-vous eu des problèmes ?

R. Non. J'étais Français, mais quand même j'ai été appelé une fois par le capitaine, j'étais chauffeur du capitaine, même du colonel... « Mais vous êtes d'origi-



La famille Fassy Boniface originaire de Tour D'Hérézaz.

(fonds BREL)

ne italienne et comment ça se fait que vous faites... » j'ai dit : « Mais parce que vous êtes venus me chercher à la maison ! » Il fallait choisir à 18 ans, j'aurais pu être Italien, mais moi je ne m'en suis pas occupé et mon père encore moins... et alors à 20 ans ils sont venus me chercher.

J'ai fait le service militaire à 20 ans, j'ai fait la guerre, j'ai été prisonnier de guerre... et mes frères sont restés Italiens. Les trois étaient nés à Donnas, il n'y avait que moi qui était né à Paris. [Pendant la guerre] mes frères sont restés là.

Avec les Français on a eu des embêtements les deux premiers mois, quand Mussolini a déclaré la guerre... après ils étaient bien contents d'avoir des Italiens ou des étrangers parce que tous les jeunes étaient partis. Et donc ils avaient besoin de gens ! Et alors il y avait le ravitaillement une grande ville comme Paris , était ravitaillée ! Mon frère était un boucher, l'autre frère était au bar et l'autre, il avait un garage de voitures, il était mécanicien. Et alors, ils avaient besoin de gens qui restent pour travailler...

Les Valdôtains n'ont jamais été embêtés : ils cherchaient les Valdôtains ! et même le *bergamaschi* et les *veneti* !

Les usines avaient *barqué* en 14-18, après jusqu'en 20... il n'y avait pas mal d'usines qui avaient fermé !